

**24 images**

**24 iMAGES**

## Images brouillées

André Dudemaine

---

Number 152, June–July 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65036ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Dudemaine, A. (2011). Images brouillées. *24 images*, (152), 36–37.

---

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# IMAGES BROUILLÉES

par André Dudemaine

C'EST UNE SCÈNE AU DÉBUT DU FILM *THE SEARCHERS*. ETHAN EDWARDS (JOHN WAYNE), dans un accès de rage vengeresse, tire deux balles dans les yeux d'un cadavre, celui d'un Amérindien mort au combat et récemment enterré par les siens. Sans ses yeux, fanfaronne Ethan pour expliquer son geste, l'âme du Comanche décédé ne pourra rejoindre le pays des ancêtres et sera condamnée à errer ici-bas.



*The Searchers* (1956) de John Ford

Ce n'est pas la première fois que chez Ford la soldatesque (Ethan est un ancien soldat de l'armée sudiste) manifeste un degré étonnamment élevé de connaissance des peuples premiers. Dans *She Wore a Yellow Ribbon*, un jeune officier est capable de déterminer avec certitude à quelle nation appartiennent les guerriers qui s'en sont pris à une diligence en examinant l'empenne des flèches des attaquants. Et toujours dans *The Searchers*, Ethan traduira le nom de l'Amérindienne qui s'est attachée aux pas de Martin Pawley, « Oie qui vole dans les méandres de la nuit ». Qu'un jeunot ou un rustre puissent si aisément interpréter les signes et langages de cultures complexes est une convention du western qui, semble-t-il, n'entache pas la vraisemblance du film aux yeux de la grande majorité du public mais qui, en revanche, soulèvera incrédulité et sarcasmes chez des spectateurs amérindiens.

Fermons la parenthèse et revenons à cette mutilation de cadavre. Elle permet d'abord

de présenter le personnage d'Ethan comme un raciste névrosé, ce qui se confirmera dans la suite du film. Les férus de psychanalyse y ont vu une castration symbolique liée au fil sexuel sous-jacent qui parcourt tout le récit : Ethan désire sa belle-sœur et son désir est pour ainsi dire réalisé par Scar qui représente, en chef comanche qui mène un raid contre la ferme familiale, le double monstrueux, l'âme sombre et obscure d'Ethan Edwards. Crever les yeux du cadavre s'avère, en ce sens, une sorte de rituel par lequel le personnage cherche à exorciser les pulsions violentes qui l'agitent.

Mais, cela dit, quelque chose choque encore dans cette scène et heurte la continuité diégétique. Cul-bénit d'Irlando-Américain, copain comme cochon avec le pasteur, Ethan soudainement, en geste et en parole, endosse une croyance selon laquelle l'âme qui ne trouve pas le repos hantera sans fin les territoires d'ici-bas : une bien étrange adhésion à une thèse païenne

condamnée par le christianisme auquel le héros clame pourtant son appartenance à cor et à cri.

Mais, autre double-fond référentiel dans une œuvre sursaturée de signifiants, on s'aperçoit que cette errance de l'âme correspond très précisément à la zone qui est assignée à l'Amérindien dans le western (aussi bien dire au cinéma); son omniprésence est invisible puisque située dans le no man's land du hors-champ. Se profile ainsi une nouvelle interprétation de l'œuvre où, à travers le personnage d'Ethan, c'est le western lui-même qui entreprend sa propre psychanalyse, la longue quête de Martin et Ethan se lisant comme une descente dans l'inavoué, celui où se joue le non-dit du cinéma, dans l'inconscient collectif qui unit auteurs et spectateurs dans le même cérémonial toujours recommencé, jamais achevé, infini. Bref un voyage dans les zones troubles où les images se brouillent et n'en continuent pas moins dans leur chaos primordial à construire une

représentation du monde et à susciter des comportements « instinctifs ».

Il faudra bien un jour élaborer une théorie de la persistance des images dans l'inconscient collectif. Pour expliquer, entre autres choses, le fait que l'imaginaire western et ses catégories ont encore du sens dans un siècle où les westerns eux-mêmes ont disparu des écrans. En effet, pas un enfant dans le monde de 2011 n'ignore l'opposition binaire du couple cowboy/Indien. George W. Bush a voulu *faire image* précisément quand, au moment de déclencher la guerre en Irak, il a déclaré que le conflit mettrait en scène un bon et un méchant *comme dans les westerns*. Ce n'est pas tant la stupidité simplette de l'assertion qui est remarquable (George W. nous en ayant légué de quoi remplir plusieurs sottisiers) que sa lisibilité immédiate et universelle. Même dans un univers où les images prolifèrent, pléthoriques, il y en a certaines qui demeurent et font partie intégrante du mode de pensée ambiant. Leur sens trop clair masque pourtant bien mal le montage sémantique qu'il a fallu opérer pour qu'elles prennent la force de l'évidence; le chutier comportant des séquences révélatrices, il est bon d'y farfouiller un peu, le vu n'étant pas toujours voisin du su.

À ce propos, revenons donc dans le XXI<sup>e</sup> siècle que nous avons vu naître. Prenons dans notre voisinage immédiat, à Montréal, deux grands organes d'information dont le sérieux et la crédibilité ne sauraient (dit-on) être mis en doute : *La Presse* et *Le Devoir*. « Fais ce que dois » dans un cas, « la rue Saint-Jacques éclairant le monde » dans l'autre ; on est dans le journalisme de haut calibre et dans les normes éthiques les plus élevées (annonce-t-on). Examinons les horaires télévision des dites publications. Et jouons au jeu de trouver l'erreur.

Un indice : il manque quelque chose à la liste des canaux disponibles en câblodistribution. Vous n'y êtes pas encore ? On parle d'un canal inclus dans le service de base, donc accessible à tous les abonnés. Vous avez deviné ? Il s'agit d'APTN (Aboriginal Peoples Television Network), canal des peuples autochtones du Canada, dont on a biffé le nom de la liste des canaux, cela dans des médias d'information qui auraient pour mission de ne dire que la vérité et toute la vérité. Non seulement la programmation d'APTN ne se trouve-t-elle pas dans les pages que le lecteur consulte pour faire son choix dans le

menu télévisuel, mais l'existence même du canal est niée, occultée, balayée sous le tapis. Le manque d'espace serait la raison qui explique cette absence. Il est alors pour le moins surprenant que les deux médias concurrents, face à la même contrainte, aient chacun de leur côté fait le même choix et décidé de supprimer APTN de leur liste. Pour désencombrer, s'il fallait sacrifier un canal, il eût été plus logique de viser un poste dont la réception est optionnelle et pour lequel seulement une fraction des téléspectateurs consentira à payer un supplément; et, alors, un poste exclusivement de langue anglaise puisque les journaux en question s'adressent à des auditoires francophones et qu'une partie de la programmation d'APTN est en français. Il suffit d'aller sur les sites Internet des journaux en question pour que le prétexte du manque d'espace vole en éclat : dans ce monde virtuel où on peut allonger *ad libitum* le contenu sans se soucier d'exiguïté, on ne trouve pas plus de trace d'APTN que dans la version papier.

Qu'est-ce donc qui est ainsi exclu ? Des images et des sons formatés selon les standards du petit écran (bandes dessinées pour enfants, émissions de cuisine, séries fictionnelles, longs métrages, documentaires, bulletins de nouvelles, etc.) dont la seule originalité, la plupart du temps, consiste à avoir été produits par des Amérindiens et, parfois, d'en utiliser une des langues ancestrales. Qu'est-ce donc qui peut ainsi mériter une telle occultation à l'égard de cette télé qui s'efforce de ressembler à toutes les autres, et qui y réussit assez bien (certains diront « hélas ! »), merci.

Une dynamique s'est mise en branle au XIX<sup>e</sup> siècle pour effacer la parole autochtone. École concentrationnaire obligatoire, confinement en réserves, tutelle étatique en sont les éléments les plus connus. Au cinéma, mouvement similaire : après avoir relégué l'autochtone aux fins fonds de l'écran là où il peut toujours émettre ses signaux de fumée et faire entendre quelques roulements de tambours, il y aura toujours un spécialiste rassurant dans sa tenue militaire pour en faire l'interprétation : on a affaire à une « Oie qui vole dans les méandres de la nuit ». Et, Ford et Nugent (scénariste de *The Searchers*) auront vu juste, ce que l'on a cru exorciser, par un étrange

retour des choses, viendra hanter le paysage. Éternel retour et cercle vicieux, l'existence de l'Autre sera barrée parce que impensable et fera peur parce que refoulée. Seul le regard *sur l'autre* sera valide et garantira l'ordre établi du discours.

Ainsi un programme de commandite d'Hydro-Québec jugera digne d'attention « les projets qui proviennent des communautés autochtones et qui se déroulent *directement dans leur milieu et sur leur territoire respectif* »<sup>1</sup> (c'est moi qui souligne). Enfermement et forclusion : un seul groupe de population se voit ainsi entouré d'un cordon sanitaire par les autorités de la société



John Wayne (Ethan Edwards) dans *The Searchers*

d'État. Pas de débordement culturel pour les arts premiers. Il faut dire que c'est aussi Hydro-Québec qui dans les années 1990 avait financé des historiens du dimanche pour qu'ils démontrent que les nations atikamekw et innue n'existent pas<sup>2</sup>.

Toutes ces mesquines manipulations plus ou moins honteuses sont symptomatiques de ce que l'on pourrait appeler le syndrome d'Ethan Edwards. Ces verrouillages qui cherchent à entraver la libre circulation des images et des sons s'ils proviennent des Premières Nations doivent céder. À la fin de *The Searchers*, toute honte bue, chacun ayant enterré ses morts, Ethan Edwards disparaît dans le désert. La paix peut enfin revenir. Le véritable exorcisme est là, dans ce départ définitif du cowboy conquérant. Mais, de toute évidence, plusieurs n'en sont pas là et n'ont pas encore dit adieu à l'Ethan Edwards qui est dans leur tête. ■

1. Dans une lettre de la vice-présidente exécutive d'Hydro-Québec adressée à l'auteur de cet article et datée du 15 octobre 2009.
2. C'est Paul Charest qui évoque cet épisode loufoque dans un récent numéro de la revue *Recherches amérindiennes au Québec*. Voir : « La disparition des Montagnais et la négation des droits aborigènes », RAMQ, vol. 39, n° 3, 2009.